

# EPC

## Regards croisés sur la

Vivons-nous dans une société relativiste, voire décadente ? Qu'en est-il de nos valeurs ? Comment répondre aux questions de bioéthique dans une société pluraliste ? La théologie peut-elle y contribuer ? Ces problématiques ont été abordées par **Bernard FELTZ**<sup>1</sup> et **Dominique JACQUEMIN**<sup>2</sup> à l'occasion d'une journée de formation et de réflexion à destination des professeurs de religion et de sciences, pour la mise en œuvre de l'unité d'acquis d'apprentissage (UAA), intitulée « Bioéthique », du programme d'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté (EPC) du 3<sup>e</sup> degré. Cette façon d'aborder une UAA au travers des « regards croisés » issus de différentes disciplines illustre bien la vision de l'enseignement de l'EPC dans l'enseignement catholique.

« Quelle est la situation contemporaine sur le plan éthique ? », interroge **Bernard FELTZ**. Quand il demande à ses étudiants s'il existe une éthique universelle, 9 sur 10 répondent non. « *Nous sommes pourtant dans une société où on défend des valeurs communes, partagées et universelles beaucoup plus fondamentales qu'on ne le pense* », souligne le philosophe. On n'a pas le droit d'être raciste, par exemple. À Nuremberg, c'est une éthique rationaliste universaliste qui a condamné une éthique particulière, à savoir l'éthique raciste d'Hitler.

Notre société condamne aussi le machisme. Elle n'est donc pas du tout relativiste, mais on y observe deux niveaux d'approche, de rapport à la valeur, ce qui est très différent. On y distingue, d'une part, des valeurs de base communes, partagées, défendues par la loi (les droits de l'Homme sont de cet ordre), et d'autre part, une pluralité d'éthiques particulières en matière de choix de religion ou de sexualité, par exemple. On sort d'une société où, il y a 50-60 ans, le droit défendait une éthique commune intégrale, posture quasi moyennageuse. Depuis cette époque, les choses ont bien changé. Ce qui était vécu par beaucoup de Belges dans leur vie privée est passé du côté des valeurs partagées.

### Valeurs partagées

Quel type de société veut-on ? Vivre en humains, ce n'est pas simplement coexister pacifiquement, c'est avoir des

valeurs partagées, c'est se donner des projets communs. Et l'une de ces valeurs partagées, c'est la décision consciente que chacun doit pouvoir vivre selon sa conception de la vie bonne, et qu'il y a donc un pluralisme éthique à respecter. Chacun a son éthique particulière, pourtant limitée par les valeurs partagées. « *Il existait déjà, en 1950, quantité de couples en Belgique qui vivaient l'égalité homme/femme en leur sein. Il n'empêche que, si l'épouse voulait un passeport, prendre un emploi ou ouvrir un compte en banque, elle devait demander la signature de son mari* », rappelle B. FELTZ.

Ce qui a fait le changement, c'est le combat des femmes et le combat syndical. Depuis une trentaine d'années, l'égalité homme/femme est un objectif que la société s'est donné. Ce n'est plus une valeur en termes de vie bonne, c'est une valeur en termes de société juste.

### Décadence ? Quelle décadence ?

« *Quand on parle d'une sorte de décadence de notre époque, regardons-y à deux fois !, s'exclame le philosophe. La fin du 20<sup>e</sup> siècle a produit des valeurs absolument remarquables. Donnez-moi un autre exemple, dans l'histoire de l'humanité, d'une société qui se donne comme objectif l'égalité homme/femme !* » On est bien là dans une posture de valeur universalisable, ce qui signifie qu'elle passe dans le non négociable. Or, actuellement,

au nom du fait qu'on accepte une pluralité éthique sur le plan de la conception de la vie bonne, on a l'impression que tout fout le camp. Non, ça s'articule à des valeurs beaucoup plus fondamentales communément admises.

Prenons l'exemple de l'affaire Dutroux. À cette occasion, E. DI RUPO a été trainé dans la boue, en raison de son orientation sexuelle. Il a pris la parole pour dire : « *Tout comportement que j'ai pu avoir, c'est avec des personnes adultes et consentantes, et pas des mineurs.* » Et ça a calmé le jeu. On a là, à la fois, l'affirmation d'une valeur partagée et la revendication de la conception de la vie bonne.

### Approches complémentaires

Un dialogue interdisciplinaire, c'est une opportunité remarquable de débattre intelligemment d'une série de questions qui touchent notre société. « *Le problème*, explique B. FELTZ, faisant part de son expérience, *c'est qu'à l'université, chaque discipline a l'impression d'être la plus importante. Elle cultive même un profond mépris pour ceux qui n'en font pas partie, là où on serait en droit d'attendre une posture à la fois d'affirmation de la spécificité de sa discipline et de prise de conscience de ses limites.* »

Les approches, pour différentes qu'elles soient, sont en effet complémentaires. Le scientifique cherche à expliquer le fonctionnement du monde, ce qui nous en apprend aussi sur sa signification. Il nous apporte des éléments de réflexion sur le plan philosophique. Darwin n'a-t-il pas changé notre manière de regarder l'humain ? Les neurosciences ne nous proposent-elles pas un autre rapport au corps, philosophiquement parlant ?

Le philosophe, quant à lui, cherche à répondre aux questions kantienne (*que puis-je connaître ? Que puis-je espérer ? Que dois-je faire ?*), avec la présupposition d'une confiance en la raison. Le théologien, enfin, essaie de répondre aux mêmes

# bioéthique

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Quand on parle  
d'une sorte  
de décadence  
de notre époque,  
regardons-y  
à deux fois !  
Bernard FELTZ



© Stocklib-Kasto

questions, avec la présupposition que Dieu existe et qu'il y a des textes fondateurs, jugés à priori comme étant plus pertinents que d'autres dans le rapport à Dieu. À certains égards, il n'y a pas besoin d'être croyant pour faire de la théologie. Celle-ci peut s'envisager comme une démarche intellectuelle indépendamment des convictions propres, comme le philosophe travaille sur Aristote et Platon. « *Si on a ça en tête, conclut le philosophe, on est dans une posture de dialogue d'égal à égal, et d'une recherche de position de valeurs communes.* »

## Quand la théologie s'en mêle

Que signifie faire de la théologie, quand on essaie de réfléchir des questions de bioéthique ? Est-il possible aujourd'hui de décider comme chrétien au cœur de questions singulières qui relèvent de la

bioéthique dans une société pluraliste ? Voilà les deux questions principales sur lesquelles **Dominique JACQUEMIN** était appelé à se pencher.

Le théologien, précise-t-il, est un acteur parmi d'autres dans la discussion pluridisciplinaire qu'est la bioéthique, rendue nécessaire par la complexité de ce qui est considéré. Autrement dit : que dois-je faire pour bien faire, quand je suis face à une demande d'euthanasie pour tel patient, par exemple ? Pour le théologien, mettre en œuvre une réflexion bioéthique, c'est tenter, avec un fondement commun qui est la raison, de faire émerger au cœur d'une situation singulière ce qui est en présence comme valeurs, conflits, tensions, pour s'efforcer collectivement d'éclairer une personne qui va devoir prendre une décision.

## Le Pape a dit...

« *Quand je prends part à une discussion, en tant que théologien, j'ai une tradition derrière moi, l'Église a écrit des choses là-dessus, il y a une manière habituelle de penser. Mais mon travail ne sera pas de dire : je crois que... ou : le Pape dit que...* », précise D. JACQUEMIN. Lorsque des questions nouvelles, en lien avec le développement des nouvelles techniques médicales, se posent aujourd'hui, la théologie, dans sa tradition, ses textes, n'a pas plus que d'autres sciences une boîte à outils suffisante pour savoir quoi faire pour bien faire.

« *Dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, poursuit le théologien, on ne parle pas des prélèvements d'organes à cœur arrêté. On pourrait être tenté d'aller rechercher de vieilles catégories utilisées auparavant*

Pour toutes les questions de bioéthique, la réponse n'est pas donnée par l'Église à priori et de manière automatique.

Dominique JACQUEMIN

et de les appliquer à de nouvelles questions. Je pense que le rôle du théologien aujourd'hui, c'est de se laisser déplacer par la réalité questionnée pour essayer, dans son « fonds de commerce », d'aller chercher ce qui est disponible en même temps qu'il est invité par d'autres à penser autrement. »

## Autonomie

« Comme chrétien, m'est-il possible, dans des situations singulières, de penser de manière autonome, fidèle à ma tradition, mais aussi fidèle à moi-même ? Pour toutes les questions de bioéthique, la réponse n'est pas donnée par l'Église à priori et d'une manière automatique. Il y a toujours trois dimensions à tenir en même temps : la situation, la tradition et la conscience... mais il faut éviter le situationnisme, le traditionalisme et l'individualisme », explique D. JACQUEMIN.

On peut, en fonction des situations, vivre de manière moins apaisée la tension entre ces trois termes. Tel ou tel pôle risque de prendre le dessus, alors que la visée éthique (spécifiquement chrétienne) voudrait que l'on s'efforce de tenir ensemble les trois dimensions. En registre chrétien, il y a une place centrale pour la conscience, éclairée par des éléments extérieurs, parfois déroutants.

« Ce n'est pas l'Église qui donne les réponses, insiste le théologien. Le mandat social des profs de religion, c'est de casser des représentations qui voudraient que l'Église soit une instance dictatoriale qui dirait aux gens que, quelles que soient les situations, on sait par avance ce qu'il faut faire et qu'on va leur dire ce qu'ils doivent faire. » L'enjeu de la théologie contemporaine dans toutes les questions de la bioéthique, ce n'est pas le respect de normes, c'est l'expérience que vont faire les gens, à travers le rapport aux normes, de leur rencontre du Christ.

## Jésus, compagnon de route

Aujourd'hui, pour D. JACQUEMIN, « faire Église », c'est aller vers les gens pour que, dans les situations qui ont trait à la sexualité, la vie, la mort, tels qu'ils sont aujourd'hui, ils soient capables d'entendre non pas une norme, mais bien le Christ qui vient à leur rencontre. « Un des mandats du théologien aujourd'hui, affirme-t-il, c'est d'essayer de montrer que l'Église, dans sa représentation du monde et d'elle-même, est en train de changer. Quand on est prof de religion au sein d'une société pluraliste, c'est important d'avoir en tête les glissements théologiques dans lesquels la pensée du magistère catholique nous invite à aller. »

Pour le pape François, « être Église » dans le monde d'aujourd'hui, c'est sortir de son propre confort et avoir le courage de rejoindre toutes les périphéries qui ont besoin des lumières de l'Évangile. L'Église n'est donc plus définie par un état de surplomb, mais par un mouvement qui va vers les gens qui ont besoin d'éclairage, de sens. Le Pape va plus loin en disant que c'est peut-être précisément en allant voir les gens que l'Église va savoir ce qui est bon. Il parle même d'« écouter l'appel à une conversion pastorale ». « Avant, conclut D. JACQUEMIN, on était dans la pédagogie divine. L'idéal était placé très haut et difficile à atteindre. Maintenant, on est dans une éthique de la miséricorde. Le lieu de la moralité n'est pas le sommet auquel je dois arriver, mais c'est le chemin dans lequel j'entre en acceptant un compagnonnage du Christ, qui est bien un compagnon et pas un théologien moraliste. » ■



Retrouvez les vidéos des conférences de Bernard FELTZ et Dominique JACQUEMIN parmi les ressources proposées par les secteurs Sciences et Religion de la Fédération de l'Enseignement secondaire catholique :

<http://enseignement.catholique.be> > Secondaire > Les disciplines - secteurs > Sciences > Les autres ressources pédagogiques

OU

<http://enseignement.catholique.be> > Secondaire > Les disciplines - secteurs > Religion > Les autres ressources pédagogiques > Education à la Philosophie et à la Citoyenneté > Éthique. Bioéthique. Normes. Discriminations. Genre

1. Docteur en Philosophie, licencié en Zoologie et professeur ordinaire à l'Université catholique de Louvain

2. Professeur à la Faculté de théologie de l'UCL et à l'Institut de recherche Religions, spiritualités, cultures, sociétés

3. Article 60bis, §2 du décret relatif à l'organisation d'un cours et d'une éducation à la philosophie et à la citoyenneté (22 octobre 2015)

En matière d'Éducation à la philosophie et à la citoyenneté, l'enseignement catholique a fait le choix d'une approche transversale dans des disciplines de la grille horaire ou dans « des activités éducatives citoyennes solidaires et culturelles développées au sein ou à l'extérieur de l'établissement scolaire »<sup>3</sup>. Le référentiel de compétences d'EPC, rédigé avec des apports des différents réseaux d'enseignement, a été décliné, dans l'enseignement catholique, en quatre programmes interdisciplinaires (pour le fondamental, pour le 1<sup>er</sup> degré du secondaire, pour les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degrés des humanités générales et technologiques, et pour les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degrés des humanités professionnelles et techniques). Une version a également été établie pour l'enseignement spécialisé. Ces programmes ont fait l'objet, tant au fondamental qu'au secondaire, d'une diffusion appropriée auprès des écoles et des enseignants. Des séances d'information ont lieu, des outils sont élaborés et des modules de formation sont organisés, tant pour les enseignants que pour les directeurs.